

— Comment s'appelaient-ils, vos maîtres ? poursuivit-elle.

Bigarreau, pris au dépourvu, chercha un nom vraisemblable et n'en trouva tout d'abord ; puis il réfléchit que, s'il nommait au hasard quelqu'un d'Auberive, son mensonge risquait d'être vite éventé par ce juge instructeur en jupons. L'impatience le prit et il repartit, agacé :

— Ma foi, je ne m'en souviens plus.

Une moue soupçonneuse plissa les lèvres de Norine.

— Vous avez la m^emoire courte, murmura-t-elle sèchement.

Elle fronça les sourcils, leva un doigt en l'air, et, regardant le malheureux Bigarreau droit dans les yeux :

— Tenez, vous me contez des menées !... J'ai en idée que vous sortez de la prison d'Auberive, d'où vous vous êtes sauvé en prenant votre congé sous la semelle de vos souliers...

En même temps, elle s'était relevé avec précipitation et avait reculé de trois ou quatre pas, tandis que Bigarreau, déconcerté, se mettait lui-même sur ses pieds.

— Oh ! continua-t-elle en regardant intrépidement le détenu, qui avait repris son air farouche ne me regardez pas comme si vous vouliez m'avaler !... Vous ne me faites pas peur, et je n'ai qu'à crier pour appeler nos gens.

— Ne criez pas ! supplia Bigarreau d'une voix sourde, j'aime mieux vous dire toute la vérité.... Oui, je me suis sauvé de la prison, mais vous n'avez pas besoin de prendre peur... Je ne veux de mal à personne, à vous moins qu'à tout autre... Je vous en prie, ne me vendez pas !

Alors, hâtivement, il lui conta son histoire, sans omettre l'aventure de la veille. Il parla du régime de la prison, des mauvais traitements des gardiens, et montra ses mains encore gonflées par les meurtrissures des *patoches*.

Peu à peu, Norine s'était rapprochée ; elle finit par s'agenouiller dans l'herbe. Elle écoutait avec un intérêt croissant le récit des misères de Bigarreau : ses yeux noirs tantôt devenaient humides et tantôt flamboyaient d'indignation. Elle prit même l'une des mains du fugitif et examina avec une compassion attendrie les marques violacées qui témoignaient de la cruauté des gardiens.

— Les sauvages ! s'exclama-t-elle, ils vous battaient ?... C'est lâche de se mettre à plusieurs pour rompre de coups un *gachet* !... Quel âge avez-vous ?

— Je suis dans ma seizième années.

— Comme moi. Et vous vous êtes échappé ? Vous avez eu grandement raison ; j'en aurais fait autant à votre place !... Maintenant, qu'allez-vous devenir ?

Bigarreau répondit que toute sa peur était d'être repris, parce qu'alors la punition serait terrible. Il avait l'intention de se cacher dans les bois pendant le jour, et de voyager la nuit jusqu'à ce qu'il fût très loin de la maison centrale... Alors il tâcherait de trouver du travail dans quelque usine.

— Je suis fort, ajouta-t-il en montrant ses bras, et je pourrais gagner facilement mon pain. Je ne rechigne pas à l'ouvrage.

Norine était devenue pensive. Etendue dans l'herbe, dont les tiges frôlait sa poitrine maigrette, elle restait accoudée, les doigts enfouis dans ses chevrons ; les plis verticaux que dessinaient à la base du front ses sourcils rapprochés indiquaient qu'elle se livrait à une méditation laborieuse.

— Attendez, dit-elle enfin après quelques minutes, je crois crois que j'ai votre affaire... Mon père a comme une idée d'embaucher un apprenti... Il en a surtout besoin maintenant que le Champenois est allé passer une quinzaine dans son pays... Ça vous déplairait-il d'apprendre le métier de sabotier ?

— Non... J'ai tant fait de métiers que je ne suis pas difficile sur le choix.

— Vous seriez bien caché ici... C'est grande aventure quand on y rencontre d'autres gens que les bûcherons du Val-Serveux, sauf en automne, lorsque la chasse est ouverte, et alors nous aurons quitté la place... Pour sûr les gendarmes ne viendraient pas vous y chercher.

— Oui, mais votre père voudra-t-il prendre avec lui un échappé de prison ?

— Ceci me regarde ! répliqua Norine d'un ton décidé et avec un petit air d'importance très drôle... Venez avec moi.

Elle lui prit la main, et ils côtoyerent ensemble le bord du ruisseau jusqu'à un tournant d'où on apercevait la coupe de bois et le campement des sabotiers.

Là, Norine fit asseoir son protégé derrière une "bouillée" de saules et lui enjoignit de rester coi jusqu'au moment où elle jugerais à propos de l'appeler.

— Je vais parler au père Viucart, dit-elle, ne bougez pas... Quand vous m'entendrez hucher trois fois en imitant le cri du coucou, c'est que l'affaire sera arrangée. Alors vous n'aurez qu'à monter dans la coupe, et j'irai au devant de vous.